

Encore une rafale. Cela explosa juste au dessus de nos têtes.

Adossés aux parois humides de la tranchée, on pouvait tous sentir la terre trembler. Je regardai le petit jeune devant moi. Roland. Je me penchais sur lui, et vis ses yeux s'écarquiller. La peur était déjà sur son visage, imprimé en un masque permanent. Car nous avons peur en permanence. Tous peur. Si jeune, et il était déjà marqué, lui aussi.

- Elle est mal mise ta baïonnette...! Hé, Gérard ! Regarde sa baïonnette, elle est juste bonne à embrocher les courants d'air...

Mon humour résonne ici. Il résonne comme un rire dans un cimetière. Le Gérard que j'appelle se mord la lèvre, un filet de bave est collé dans sa barbe. Je me demande s'il n'en a pas brouté la moitié d'angoisse. Je mords ma propre lèvre pour refréner un éclat de rire : assez de blasphèmes en ce lieu. Roland est encore plus blanc que la neige de Russie, mais je lui prends son fusil de ses mains moites et réajuste la lame qui glissait mollement le long du canon. Je tente de serrer l'écrou et de vérifier que les trois pattes métallique étaient bien fixées. Mais j'ai les mains qui tremblent. De froid. De peur. De terreur. Je laisse tomber. Non que ça lui servirait à quelque chose, de toute façon. Il vaut mieux s'occuper les mains que de les regarder trembler. Roland reprend son fusil et hoche la tête dans un semblant de gratitude, même si je n'ai rien fait à sa baïonnette branlante. Penser à l'autre, c'est lui prouver qu'il existe encore. C'est déjà beaucoup, en ce lieu. Je l'admet.

Encore un tir de mortier. Il explose au-dessus de nous, suivi de mille abeilles de plomb déchaînées qui ont oublié de prendre le virage. Des morceaux de terre rouge nous arrosent le visage. On se regarde. La même pensée nous traverse : ce n'est pas de la terre, mais nous allons tous faire comme si. Mieux vaut oublier le troisième régiment qui a disparu au-dessus de nous, il y a cinq minutes.

Un hurlement. Une victime ? Non, malheureusement. Celui-là n'en est pas une, pas encore du moins. Un frisson parcourt la tranchée. Roland devient encore plus blanc, je me mords les lèvres encore une fois, un rire de fou galopant dans ma gorge : je me disais que plus blanc que ça, cela ne pouvait être que transparent.

- Préparez-vous à la charge ! hurla un soldat.

Je repris mon propre fusil, l'essuyais longuement en m'assurant que l'amorce et la poudre étaient encore sèches. Saleté d'arme de réserve, piquetée de rouille. Je sens une main

sur mon épaule. Je me tournais et vis Roland qui me regardait bizarrement. En fait non. Son expression n'avait rien de bizarre, juste un peu étrange en ce lieu : de la curiosité. Il montra du doigt ma poche de poitrine. J'y avais mis une fleur. Blanche comme une marguerite, mais ce n'en était pas une. En la fixant, Roland pencha un peu la tête sur le côté, comme le chien qui écoute la voix de son maître, et je ne pus contenir mon rire. Trop c'est trop. Des regards se tournèrent vers moi. D'abord inquiet, puis finalement inexpressif. La folie frappe aussi souvent que les balles ici. Roland releva la tête et afficha un sourire rêveur. Il avait repris des couleurs et tenait son fusil nonchalamment coincé sous son bras.

- Où l'as-tu trouvée ? Je n'en ai jamais vu d'aussi belle. C'est stupide, mais j'ai l'impression qu'elle me parle.

- Où je l'ai trouvée ? Pas ici mon petit, pas ici. Ailleurs.

Mon rire s'était éteint. Avant d'avoir compris, je pleurais. Je me tournais vers le mur de terre, où deux couteaux étaient déjà plantés. L'un d'entre eux tenant une lettre. Son propriétaire savait qu'il n'y aurait pas de retour pour lui. Mes larmes coulèrent. « Oh si elle me voyait ici ! Que penserait-elle ! Que penserait-elle de nous ! ».

- Aux armes ! aux armes, Cinquième compagnie, préparez-vous à charger, pas de quartier ! hurla encore le soldat.

Roland ne l'entendit pas, ou fit semblant de ne pas entendre. Il me regardait, je sentais ses yeux. Et sa main se posa à nouveau sur mon épaule et me força à me tourner complètement vers lui. Ses yeux brillaient aussi, et son visage me rappela d'autres visages que j'avais côtoyés ailleurs. Dans un ailleurs si lointain.

- Raconte-moi, j'aimerais savoir. Au moins d'où elle vient. Il n'y a pas de marguerites ici. Il n'y a que la mort qui pousse ici.

Je me tournais à nouveau vers le mur de terre, et la lettre. Je pensais un instant qu'il faudrait qu'on l'enlève avant qu'elle ne s'imbibe d'eau et ne devienne illisible. Mais après tout... j'allais rejoindre son propriétaire d'ici peu, à quoi bon ?

- Tu veux une histoire ? Si on a le temps, pourquoi pas ? Ce n'est pas une marguerite.

Comme pour réaliser mon vœu, le soldat préposé aux hurlements hurla donc :

- Repos soldats ! l'assaut de la troisième n'est pas fini, ce n'est pas encore votre tour !

Je souris. Les choses avaient toujours une façon particulière de s'arranger quand on en venait à s'approcher d'Eux. Même en parole. Le temps pouvait se suspendre, les fusils faire long feu, et les morts revenir à la vie... rien ne pouvait m'étonner.

- Dis-moi Roland, ta mère te racontait des histoires avant de dormir ?

Il recula comme si je l'avais giflé. Je compris. Je levais une main en signe d'apaisement – non je ne me payais pas de sa tête. Il avait reculé d'un pas, il se rapprocha en hochant la tête, méfiant.

- Eh bien la mienne aussi. Elle me racontait des histoires de flibustier ou de valeureux chevalier... et des histoires de fées. De dragons, de créatures étrange, malfaisante ou bienfaisante. Pour m'apprendre à rêver me disait-elle.

Du coin de l'œil je vis Gérard qui s'approchait de nous, et un autre gars aussi. Je crus qu'ils voulaient tous les deux dire quelque chose, mais finalement l'un se mit à ma droite, l'autre à ma gauche. Les « comploteurs de la tranchée ». Telle une fusée dans ma tête, ce titre honorifique brilla de mille feux avant de s'éteindre, remplacé par l'image de ma mère me contant une de ses histoires magiques. Elle, assise sur ma petite chaise en bois, qu'elle m'empruntait toujours après m'avoir demandé ma permission.

- Quand j'étais enfant, je jouais souvent dans un bosquet d'arbre. Il était près d'un ruisseau d'eau fraîche, qui descendait de la montagne, traversait nos champs et repartait vers l'océan à ce qu'on me disait. Ma mère dans une de ces histoires me racontait que des fées y avaient élu domicile. Bien sûr comme tout enfant qui se respecte, dès le lendemain je me suis mis en tête de les trouver...

Le sourire de mes auditeurs aurait pu suffire à me flatter, mais les deux autres poilus derrière qui s'étaient ajoutés à notre groupe de comploteurs de tranchée me firent hésiter à continuer. Quelque part derrière moi, un homme hurla. Était-ce un des nôtres ? Ou les autres ? Mais je n'arrivais déjà plus à y penser. Mon cœur était déjà parti. Avant même de commencer le récit, je n'étais plus là. Je continuais :

- Le lendemain donc, j'ai fouillé le bosquet. Il n'était pas bien grand : cinq, six arbres, un figuier et un buisson de mûre sauvage. Et le ruisseau qui dégringolait au milieu, cascadant tranquillement sur son petit escalier de terre et de pierre blanchie, avant de repartir à travers nos champs. Je ne sais pas pour vous, mais chez moi quand on cherche des fées, il fait vite chaud. Alors j'ai enlevé ma chemise, et je me suis baigné la tête dans l'eau froide. C'est là que ma mère prétend que je me suis cogné la tête. Mais elle ne m'a jamais eu l'air très convaincue de cette excuse. Quand j'ai relevé la tête, j'étais nez à nez avec la chose la plus laide que mon existence ait connue – si on exclue Gérard quand il décide de se curer le nez...

Rires.

Rires général, c'est un ordre mon colonel. Et ils obéirent.

Bon Dieu que tout d'un coup la tranchée parut si petite, tellement intime, fermée au monde du dessus qui braillait la mort...

- C'était une sorcière, poursuivis-je. Pas besoin de connaître des histoires pour les reconnaître. Parfois, on est comme les animaux. Quand le mauvais temps arrive, on le sait, quand le prédateur arrive on le sait aussi.

« Et bien je sentis qu'elle était une menace. Ma peau s'était recouverte de chair de poule, et l'eau froide n'y était pour rien. Elle m'attrapa le bras. Elle avait une odeur de chèvrefeuille et de muscade séchée. Presque agréable. Mais sa tête. On aurait dit un crâne sur lequel on avait essayé de coller des morceaux de peau, et quelques poils d'un balai bien sale. Une horreur à visage humain. Et je la vois, me grimaçant un sourire et sifflant entre ses dents comme si j'étais un petit chien. Dans un sens elle n'avait pas tort, car je bondis en arrière pour m'échapper de son étreinte. Je m'entends encore couiner comme un petit chien. Et elle... Elle se met à... gronder. Oui, gronder, je pense que c'est le mot... elle gronde, en me jetant un regard terrifiant : elle avait des yeux en fente, comme ceux des chats. J'ai failli hurler. Et c'est là... »

Le monde réel nous rattrapa :

- Cinquième ! En rang ! Tirez une salve par-dessus la tranchée ! En joue ! *Feu* !

Je tirai ma balle au jugé espérant qu'elle n'achèverait pas un compatriote.

On se rassit, tremblant comme des feuilles. Attendant l'ordre suivant. Il ne vint pas. Le hurleur était reparti, lui et ses ordres. Nous étions à nouveau livrés à nous même pour quelques minutes.

Mon petit groupe de comploteurs se reforma. Je continuais comme si nous n'avions pas tenté de tuer des gens, une seconde avant.

- Le monde était devenu blanc. C'était brutal, comme ces appareils à prendre les images, mais au lieu que la lumière s'en aille, elle était plus forte, et en même temps elle ne m'éblouissait pas.

« Je me souviens ne pas avoir eu besoin de cligner les paupières une seule fois. La vieille sorcière se mit à hurler quelque chose. Il y eut un grand vent autour d'elle, et sa robe noire commença à claquer tel un morceau de voile déchiré en pleine tempête. J'étais tellement impressionné, vous voyez, que j'étais persuadé qu'elle allait s'envoler avec sa robe en guise d'ailes, et aujourd'hui encore je suis sûr que c'est ce qu'elle tentait de faire. Mais elle n'a jamais pu. La lumière m'avait donné du courage. Ma mère m'avait toujours dit que j'en avais. Mais là, c'était la lumière qui m'en donnait. Elle m'inondait les yeux, le cœur, et l'âme si je puis dire. Je me suis jeté sur elle. Une belle prise. Elle ne s'y attendait pas, elle battit l'air de ses mains et sa robe suivit le mouvement, comme attachée à ses poignets, et elle finit par tomber la tête la première dans le ruisseau.

Je me souviens que le monde se mit à tourner autour de moi, puis des mains me saisirent. Ce n'était pas celle de la sorcière, mais d'autres mains. Plus douce. Là mes amis, je peux vous dire que j'ai pensé sincèrement que la mort m'avait pris dans ses bras. Car voyez-vous j'étais dans ce qui se rapproche le plus du paradis. J'avais dû m'ouvrir la tête sur une pierre. Mais je n'avais mal nulle part, sauf que j'étais trempé. J'étais encore dans le bosquet, mais il avait changé de couleur. Les verts étaient plus verts, et le bleu du ciel était ... eh bien plus bleu, presque violet, sans étoiles. Plus ancien aussi. Et l'air ! L'air était différent. Pur. Si pur que mes yeux perçaient l'horizon. Entre deux arbres, j'ai vu des montagnes se dessiner au loin. Et l'air était si pur, si clair, que mon regard me laissait entrevoir les roches couvertes de mousse, les neiges éternelles ou les aiguilles de pin couvertes de leur duvet blanc. Je sentais des odeurs que je ne reconnaissais pas, et je vis des fleurs blanches semblables à des marguerites qui tapissaient le sol le long du ruisseau. Au milieu des fleurs était assise une jeune femme. Elle était belle. Belle mes amis, que j'ai compris pourquoi le ciel n'en avait pas : Elles étaient toute dans les yeux de cette femme.

C'était ma fée, celle que je cherchais. Je l'ai su dès que nos yeux ce sont rencontrés. Autour d'elle je voyais encore la lumière, qui m'avait tant fait de bien. Elle me raconta que j'avais fait preuve d'un grand courage en osant m'attaquer à la vieille sorcière. Mais que mon courage serait récompensé. Elle me dit que j'étais dans son monde à Elle. Que la sorcière cherchait un moyen d'y entrer pour répandre son mal et sa mauvaise parole. Je suis resté des heures à l'écouter. Peut-être des jours... Puis ensemble, nous avons voyagé dans ce monde. J'ai vu ces montagnes, j'ai pu les toucher. J'ai pu secouer le duvet blanc des pins, pour rire et la faire rire. J'ai pu voir l'Arbre le plus grand de toute mon existence. Si grand que son feuillage masquait le ciel, qu'une seule de ses racines avait la taille d'un village. Ce que j'ai fait là-bas, les défis que j'ai relevés...J'ai grandi, vécu toute une vie à cet endroit.

Maintenant, tout semble être cousu de rêve et de folie... Et ma mère me certifia que je ne suis resté absent à peine une heure. Pour moi... j'ai été jeune et vieux. Fort et sage. C'est là-bas que j'ai cueilli cette fleur. Non loin du grand Arbre. Elle n'a jamais péri, et cela fait bien trente ans que je l'ai. Je la voulais sur moi pour aujourd'hui, car... »

Je me tu. Nul besoin de continuer, nous savions.

J'eu peur des regards incrédules. Mais je ne vis que des visages rêveurs. La lumière de Faerie avait bien des moyens de se refléter, et l'un d'entre eux n'était pas forcément le miroir.

Le Hurlleur revint une dernière fois. Il hurla que nous devions charger, que c'était le moment de leur montrer ce que nous pouvions faire. Ce que nous *devions* faire. Nous nous mîmes en position. Je jetais un œil à Roland, il me répondit par un clin d'œil. Gérard avait les

lèvres serrées, mais son visage avait repris des couleurs. Ses yeux étaient dans le vague. Mais je savais où il était. Dans mon bosquet. À droite et à gauche, mes autres auditeurs avaient la même expression.

Hurlleur hurla. Et nous hurlâmes de tout cœur avec lui, contre lui, et pour ne pas faire dans nos pantalons. Le tonnerre explosa autour de nous, le brouillard nous prit la gorge et les yeux, mais on devait courir. C'est là que je l'entendis pour la première fois. Ce fut relayé par un autre, puis par la voix jeune, mais forte de Roland, puis même Gérard repris. Finalement notre ligne entière le scanda. On ne courrait plus, on volait. On avait même oublié de tirer nos balles. On avançait en prononçant deux mots que je n'aurais jamais cru entendre ici : « Pour Faerie ! Pour Faerie ! »

- Pour Faerie, pour toi ! criai-je en pleurant mes souvenirs improbables.

« Oh mon dieu si elle nous voyait, qu'est-ce qu'elle penserait de nous ? » pensais-je.

Et comme une réponse, qui résonna dans ma tête et sûrement dans celle des autres encore vivants (malheureux Gérard venait de tomber et ne bougeait plus) j'entendis distinctement :

*Vous êtes courageux, et le courage est un prix qui dépasse celui de la vie.*

Après quoi ce fut mon tour d'être soufflé par le plomb, façonné et tiré par l'homme. Frappé par mes frères, alors que j'avais survécu à la vieille peau parcheminée de la sorcière, survécu plus tard à ses assauts de flamme et de glace, à ses monstres sanguinaires et ses créations terrifiantes. J'avais survécu. Jusqu'à la fin.

Une pensée, une dernière, pour finir en beauté, sur une phrase grandiose... Mon Dieu que c'est dur de penser quand on a mal et qu'on meurt sûrement ! Un visage pas très amical se pencha sur moi, puis il fut remplacé par la pointe d'une baïonnette, celle de Roland. Mais ce n'était plus Roland au bout. Mais ce n'était pas grave, j'avais mes derniers mots à souffler avant :

« J'arrive petit, j'arrive ». Puis la pointe arriva.

Arriva.

Arriva.

Torcy, le 28 juin 2004

À la mémoire de Tolkien, dont l'écriture et l'imaginaire m'ont soutenu quand le monde devenait sombre autour de moi. Et me soutien encore : *Faerie existe.*